

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Québec mort et vif

My Lan To, *Cahier d'été*, Montréal, Triptyque, 2000, 94 p., 17 \$.

Catherine Mavrikakis, *Deuils cannibales et mélancoliques*,
Laval, Trois, 2000, 204 p., 20 \$.

Jean O'Neil, *Le Livre des Prophètes*, Montréal, Libre
Expression, 2000, 152 p., 16,95 \$.

André Brochu

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2001). Review of [Le Québec mort et vif / My Lan To, *Cahier d'été*, Montréal, Triptyque, 2000, 94 p., 17 \$. / Catherine Mavrikakis, *Deuils cannibales et mélancoliques*, Laval, Trois, 2000, 204 p., 20 \$. / Jean O'Neil, *Le Livre des Prophètes*, Montréal, Libre Expression, 2000, 152 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

My Lan To, *Cahier d'été*, Montréal, Triptyque, 2000, 94 p., 17 \$.

Catherine Mavrikakis, *Deuils cannibales et mélancoliques*, Laval, Trois, 2000, 204 p., 20 \$.

Jean O'Neil, *Le Livre des Prophètes*, Montréal, Libre Expression, 2000, 152 p., 16,95 \$.

ROMAN
André Brochu

Le Québec mort et vif

Deux jeunes femmes, d'origine très différente, et un écrivain qui relit la Bible refont notre compréhension du monde — et d'ici.



L'ADOLESCENCE EST UN ÂGE MÉTAPHYSIQUE. La vie s'y présente tout d'un bloc, belle, pure et terrible parfois au point de faire désirer la mort. Une jeune auteure l'évoque et elle le fait, chose étonnante, au masculin.

L'adolescent et ses miroirs

Un livre tout mince qui ne raconte rien, mais qui dit, suggère, rend palpable *tout* d'une jeune existence passionnée, vouée aux mots et aux sortilèges de la sensibilité, tel est *Cahier d'été*. Gabriel est un adolescent solitaire, qui vit muré en lui-même, dans une espèce de convalescence. Quelle était sa maladie ? Il est question de rage, de folie... Les événements importent peu. Il passe les deux mois d'été au chalet familial, en compagnie de ses parents et de son jeune frère Antoine. Plongé dans la nature comme chaque été, il vit ses rêves, exorcise ses démons, projette son univers intime dans l'écriture. Il invente une histoire qui rappelle les fantaisies un peu abstraites de l'école symboliste, ou celles du premier Gide, et ce cahier s'inscrit en abyme dans un autre cahier (écrit ou simplement pensé ?) qui nous livre le récit de ses journées.

Deux textes donc, dont l'un est comme le miroir trouble de l'autre. La substantielle limpidité du récit premier ouvre de temps en temps sur les formes divagantes du récit rapporté, lequel aboutit à l'échec, alors que l'autre, qui se nourrit de cet échec, triomphe précisément du fait qu'il ne vise pas à la littérature.

La merveilleuse réussite de *Cahier d'été* tient à la complexité des sentiments, tout imprégnés de sensualité, qui supportent le regard d'un adolescent sur son univers immédiat, et à la profonde originalité de l'écriture. Qu'on en juge par l'incipit :

Les arbres défilent, en rang, comme des soldats rentrant de guerre. Illusion, ils ne bougent pas, ils ne sont pas des soldats, ils ne sont pas humains. Manie des illusions. Je suis un arbre, enraciné tellement fort dans ma tête que... Les arbres défilent, la voiture file, le soleil tourne... Encore l'illusion, le problème du soleil fixe [...]. (p. 7)

Dans ces quelques mots, tout est donné : le monde en une image saisissante d'arbres-soldats (l'auteure est une jeune Québécoise d'origine vietnamienne, les images de la guerre peuplent son imaginaire), et aussitôt le soupçon qui pèse sur la perception spontanée de ce monde. La certitude n'existe que dans la tête, et non dans les arbres ou le soleil du dehors.

Malgré son égotisme, Gabriel a une perception aiguë des êtres et des choses. Même si son père peut apparaître à certains égards, tel qu'il le représente, comme un double de lui-même, il a pourtant ses caractéristiques propres, ses cheveux de jais, ses mains de pierre ou de ciment et ses yeux « incassables » (p. 69). Une sourde sensualité colore l'élan qui porte l'adolescent vers ses proches, ou vers le voisin Hervé qui héberge un neveu

hypothétique, et dont l'estime lui importe beaucoup. Une forte rivalité semble s'établir d'emblée entre les deux garçons.

À la fin de l'été, Gabriel a pu mener à terme plusieurs expériences importantes, en cet âge où son avenir se détermine. Celle de l'écriture est sans doute la plus fructueuse, malgré l'échec auquel elle aboutit, car elle s'est nourrie des pulsions et des rêves les plus profonds, et l'enfant devenu homme s'est fait le complice des mots, qui sont un gage des victoires futures.

Cahier d'été est un magnifique exemple de l'apport des néo-Québécois aux lettres d'ici (et de partout).

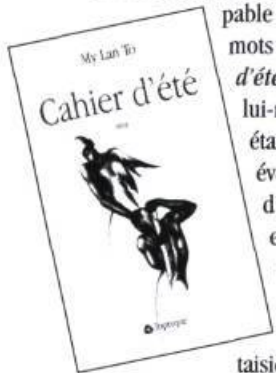
La mort en fête

Il en va de même du beau livre de Catherine Mavrikakis, d'une complexité bien différente puisque, au lieu de se manifester sur le plan des sensations, elle s'exerce sur le plan le plus intellectuel. Et pourtant, le livre est bel et bien un roman, ou en tout cas un récit, dont la narratrice coïncide avec l'auteure tout en gardant son autonomie. La part de la fiction est évidente puisque la narratrice parle de ses innombrables amis morts du sida (ou du suicide qui l'abrège) et qui s'appellent presque tous Hervé, comme Hervé Guibert. L'intertexte, on le voit, est déterminant et bien affiché.

Dans cette évocation grinçante d'une existence gouvernée par l'amitié et la mort des sidéens, par des deuils tous plus terribles les uns que les autres, le langage, qui est désir, est le moteur premier du récit. Une sorte d'humour souverain empêche que l'univers obsessionnel et catastrophique de Catherine se referme complètement sur lui-même. Curieusement, c'est la vie qui s'affirme à travers ces dénonciations somptueuses des bouffons de tout acabit, par exemple ce Heidegger exécrable qui prétend à la « parole vraie » (p. 17), ou les admirateurs de la centenaire Jeanne Calmant, doyenne des Français (p. 26), ou les vieux profs solennels qui profitent de la mort d'un jeune collègue pour pérorer publiquement sur le sens de la vie (p. 73). Une rage magnifique s'exerce contre les milieux intellectuels, universitaires, culturels tant du Québec que de la France. Des remarques d'une grande acuité viennent questionner ou stigmatiser la réalité d'ici, sans qu'il s'agisse d'ailleurs d'un parti pris aveugle puisque Nelligan et Saint-Denys Garneau font l'objet de citations ferventes.

La mort, avec l'ensemble de ses manifestations, rites, folklores, la *culture* de la mort, même celle des animaux, est le sujet omniprésent du livre, et on constate, devant cette vaste fresque constituée à partir de l'expérience quotidienne individuelle, que ce qui était depuis toujours l'un des tabous majeurs de nos sociétés occidentales, Catherine Mavrikakis l'a joyeusement défloré. Signe de l'impérieuse modernité de son écriture et de sa pensée. Et d'une solide santé mentale, malgré l'apparente complaisance dans le négatif — folie, perversion, morbidité.

D'autres romans *extrêmes*, de la même encre et de la même plume, sont-ils possibles ?



Bible Québec

Le Québec est une toute petite île au milieu du monde, et les souffles de l'ailleurs, non seulement spatial mais temporel, viennent le lui rappeler. Il n'y a pas que la contribution de plus en plus importante des Québécois venus de l'étranger, il y a aussi l'inspiration des indigènes, des « souchards » (cela rime avec Bouchard), qui se retrempe aux sources vives, forcément lointaines, de notre spiritualité et de notre culture. Cela dit, Jean O'Neil, dans son *Livre des Prophètes*, banalise la Bible encore plus



que d'autres ne le font de l'Holocauste... Dans ce recueil de nouvelles dont l'unité est assurée par la référence aux Prophètes, la disparité de sujets est grande et l'intertexte biblique, tout voyant qu'il soit, reste bien mince.

En effet, sauf pour la première et la dernière nouvelles qui développent un tant soit peu le motif du personnage prophète, les histoires racontées nous mettent en présence de quidams fort sympathiques : Jonas l'ouvrier, Balaam le fonctionnaire (avec son Anne S. ...), Ézéchiel le vendeur de bicyclettes et de livres, Jérémie le jeune violoniste et joueur de hockey.

En quoi ces personnages se rapportent-ils, sinon par le nom, à leur homonyme ? Par fort peu de choses, en vérité. Et en quoi sont-ils prophètes ? Par un tout petit commun dénominateur. En effet, ils sont tous « fous », dans le meilleur sens du terme, ils passent aux yeux des autres pour des êtres bizarres, ils sont des êtres à part. Jonas le débardeur ose avoir des idées différentes de celles du syndicat, même s'il vient d'être porté à sa vice-présidence. Jérémie refuse la drogue que ses coéquipiers ont mise

dans ses poches et manifeste sa différence en jouant du violon sur la glace. Les sœurs Dionne, peintres naïves de Baie-Saint-Paul, ne sont pas « prophétesses » elles-mêmes (l'ânesse de Balaam ayant seule mérité ce titre dans la Bible !), mais Élie leur fait ce compliment : « Vous êtes deux vieilles folles, mais admirables ! Ô combien admirables ! » (p. 43)

Soulignons que seul Élie est *vraiment* le prophète d'autrefois, qui promène sa somnolente identité dans le présent, et qu'Isaïe, à l'autre bout du livre, né à Métabetchouan, se nourrit quelque peu de Bible et de religion, s'étonnant de retrouver un verset du livre... d'Isaïe dans une chanson d'Édith Piaf ! Entre les deux, Élie et Isaïe, je le répète, on cherche en vain une justification à la référence aux prophètes. Un amour guilleret du pays, certes, une fantaisie et une verve accordées l'une à l'autre, mais cela tourne court, hélas ! Habile à camper une figure et à amorcer une narration, à les présenter avec un humour léger et de l'entrain, O'Neil, dans ce livre, n'arrive pas à provoquer de vrais événements, à mener les histoires à leur résolution ni surtout à combler la distance signifiante entre son propos et le grand texte fondateur auquel il se reporte. D'autres y sont arrivés, évidemment par des voies fort différentes — je pense à Anne Hébert, dont l'œuvre est toute nourrie de Nouveau et d'Ancien Testament et qui fait du texte sacré le support secret de son récit de l'être. Chez elle, on est loin des faux prophètes et autres Almazar¹.

1. *Almazar dans la cité*, d'Alain Gagnon (Lancôt éditeur, 1999), se réfère à *Don Quichotte*, texte fondateur du roman moderne, comme Jean O'Neil renvoie aux prophètes (voir mon compte rendu dans *Lettres québécoises*, n° 99, automne 2000, p. 17-18). Le procédé est antique, et on pourrait rappeler *Le Virgile travesti* de Scarron. L'imagination de Gagnon ne faisait guère le poids à côté de celle de Cervantès, et une intrigue consistante ne parvenait pas à s'établir. Le mérite de semblables tentatives est tout de même d'aider à prendre la mesure de notre imaginaire par rapport à celui des grands textes.

VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

<p>VINCENT THÉBERGE</p>	<p>FRANCIS À MARÉE BASSE (roman)</p>	<p>ISABEL VAILLANCOURT</p>	<p>LES ENFANTS BEAUDET (roman)</p>
<p>ANNE-MICHÈLE LÈVESQUE</p>	<p>FLEUR INVITAIT AU TROISIÈME (roman policier)</p>	<p>JEAN-MARC BARRETTE HUGHES GERMAIN</p>	<p>LE SOLEIL DE PIERRE (suspense médical)</p>